

Stéphane Hubert

**Carnet de bord  
d'un apprenti  
dragueur**





*À ma bande de dragueurs,  
À Captain,  
Aux princesses qui ont peuplé mes pensées,*



# Introduction

La vie passe et l'on se retourne parfois pour constater avec surprise le chemin déjà parcouru : les obstacles franchis, les contournements, les impasses, les personnes rencontrées, les peines et les joies. Tout cela forme petit à petit un ensemble confus dans l'esprit et j'ai voulu y remettre de l'ordre par écrit dans ce récit concernant l'évolution de mes relations avec la gent féminine en retraçant les étapes tout en commentant les raisons de ces directions prises.

Je l'ai fait premièrement pour moi et mes amis proches afin de garder une trace de ce voyage initiatique comme un carnet de bord. J'ai pensé également que cela pourrait être divertissant pour d'autres voyageurs apprentis ou aguerris qui auraient emprunté des chemins similaires ou même instructif pour des voyageurs un peu perdus, à la recherche d'une nouvelle direction à prendre.

Je me suis interrogé sur la période qu'il serait utile de dévoiler et, finalement, j'ai décidé de commencer du début, à l'enfance, car c'est une période cruciale bien que non déterminante, comme toute période de la vie.

Je vais essayer de vous donner une description la plus objective possible de mon cheminement pour que vous puissiez comprendre mon évolution mais il y aura probablement des oublis ou des erreurs d'interprétation de ma part,

je laisse donc le lecteur libre de se faire sa propre idée à partir des faits racontés et de mes réflexions.

Je me suis également demandé jusqu'à quel niveau de détails je pourrais aller sans tomber dans le voyeurisme ni le déballage intime. J'ai opté pour un récit franc et sans détours quitte à être parfois crû donc ce n'est pas un livre à mettre entre toutes les mains. Cependant, il me semble que c'est néanmoins essentiel pour la compréhension de l'évolution de mon état d'esprit et de mon mode de vie.

Par ailleurs, ce n'est pas une autobiographie complète, je m'intéresse principalement à ma relation avec les filles et aux évènements qui y sont liés.

J'écris ce récit avant tout pour l'adolescent et le jeune adulte mal dans sa peau que je fus, en espérant qu'il puisse être utile ou du moins instructif pour d'autres en leur donnant de l'espoir et de la motivation pour se sortir des situations d'échecs et pouvoir s'épanouir pleinement. Je ne peux nier également une volonté narcissique de ma part de laisser une trace dans notre vie éphémère, d'apporter une pierre très modeste à l'édifice de la pensée humaine.

Enfin, depuis longtemps j'avais envie de m'essayer à l'écriture et j'ai estimé que ce serait un bon sujet pour me lancer.

# Chapitre 1

## Le plongeon dans la vie

« Prépare-toi petit garçon

Elle s'ra longue l'expédition

Et même si on en revient jamais vivant

Il faut marcher droit devant»

**Les cowboys fringants, Droit devant**

## **L'enfance**

Mon enfance fut heureuse, rythmée par des jeux avec mes frères et ma sœur, des vacances au ski l'hiver et à la plage l'été, des grands rassemblements de famille avec une bande de cousins pour refaire joyeusement la guerre des boutons.

Je n'ai manqué de rien sur le plan matériel. Mes parents faisaient attention à nos dépenses sur la nourriture et les vêtements mais ils mettaient le paquet sur notre éducation n'hésitant pas à nous payer des voyages linguistiques à l'étranger ou des cours de musique. A l'initiative de mon père notamment, car il avait souffert dans sa jeunesse de ne pas avoir été suffisamment incité à se concentrer sur ses études et à faire de la musique. Ma mère participait à notre éveil à la foi chrétienne en nous poussant à aller à la messe et en suivant les différents rites catholiques, du baptême à la confirmation, mais elle nous laissa ensuite le choix de décider de continuer ou d'en rester là. Elle m'a également donné le goût de la lecture en me faisant découvrir mes auteurs préférés.

Cette enfance heureuse au sein d'un cocon familial joyeux m'a peut-être desservi à l'adolescence qui est la période où il est nécessaire de prendre temporairement de l'autonomie vis-à-vis de sa famille afin de se construire, de s'affirmer. J'éprouvais parfois de la culpabilité de délaisser ma famille et j'éprouvais aussi de temps en temps de la nostalgie au souvenir de ce temps où les relations étaient plus simples : sans arrières pensées ni double jeu, le collectif primait sur l'individu, ce qui évitait d'éprouver l'angoisse de la solitude ou l'inconfort de la mise en concurrence.

Les relations avec les filles à cette période de ma vie m'étaient peu problématiques car il n'y avait pas la pression de séduire avec le risque d'être rejeté. Il est plus aisé de se faire une amie qu'une copine, cela demande moins d'efforts sur soi-même. Sortir avec une fille nécessite de s'extraire du groupe pour aller la voir, la distraire, lui plaire. Cela demande un minimum de confiance en soi et même une pointe de narcissisme pour se mettre en valeur.

Pour ma part, j'étais très naïf et idéaliste, doté d'une forte sensibilité intériorisée qui me faisait parfois surinterpréter les actions des autres. Mon tempérament rêveur et distrait m'amenait régulièrement à faire des maladresses involontaires. J'étais également imaginatif, j'adorais m'inventer des histoires tout seul dans ma tête en jouant aux Lego pendant des heures ou bien en créant des jeux avec mes amis. J'avais même écrit une petite histoire de science-fiction à l'âge de dix ou onze ans que mon père avait publié aux éditions « Pisse dans ta culotte ». J'avais aussi une tendance à croire que j'étais différent des autres, de l'orgueil caché par de la timidité et une prétention, une aspiration à un destin hors du commun.

## **La relation avec mes parents**

De mémoire, la relation avec ma mère pendant mon enfance et l'adolescence fut bonne, la communication était plus facile et se développa dans le temps même si mon affection pour elle ne se traduisait pas souvent par des paroles ou des gestes tendres en raison de ma pudeur.

Je nourrissais à son égard une sorte d'admiration pour sa beauté et son intelligence. Malgré un caractère parfois rigide aux premiers abords, elle savait faire preuve d'écoute et

ses observations psychologiques me semblaient souvent pertinentes. Je partage également avec ma mère le besoin de s'accrocher à des idéaux et les individus qui les incarnent.

Ma mère ne fut pas très disponible pendant mon enfance en raison de son activité professionnelle mais je n'en garde pas un souvenir pénible. Le seul point négatif qui me vient à l'esprit est quand elle rentrait stressée et fatiguée d'une longue journée de travail et qu'elle contrôlait mes devoirs avec une patience et une indulgence relativement limitées. Lorsque ma mère tira un trait sur sa carrière pour se lancer dans des études de psychologie, elle eut davantage de temps pour ses enfants et je me sentis plus en confiance pour lui parler qu'à mon père, redoutant moins son jugement et appréciant son écoute.

Avec mon père, ce fut plus compliqué, complexe d'Œdipe oblige. J'eus pendant longtemps à son égard le sentiment de ne pas être digne de l'homme qu'il était et de ce qu'il avait vécu. Issu d'une famille de bouchers et de bucherons de l'est de la France, son père avait commencé modestement puis avait développé son activité jusqu'à devenir le propriétaire d'une véritable PME dans le monde de la viande. Mon père travailla donc très jeune dans ce milieu exigeant techniquement et physiquement. Cela m'était complètement étranger et j'en éprouvais une gêne, un sentiment d'imposture de ne pas mériter ce que j'avais. De plus, mon tempérament distrait et rêveur tranchait avec l'image que j'avais de lui, débordant d'activité, à l'esprit logique et rigoureux, parfois rude et pour qui l'inaction était rapidement assimilée à de la paresse, ce qui était une faute grave à ses yeux. Mon père avait également un physique imposant donc dissuasif

concernant toute velléité de rébellion frontale, je privilégiais par conséquent l'art de l'esquive ou le silence.

Pour être plus juste à son propos, je tiens à préciser qu'il ne leva jamais la main sur moi ni sur aucun membre de la famille. Il pouvait également être tendre et farceur avec ses enfants en nous faisant des cadeaux surprises, imaginatif en nous construisant des cabanes, des ponts de singe et tyroliennes pour notre plus grand bonheur. Les soirs de vacances, nous jouions à d'innombrables jeux de société et parties de cartes, déclenchant de longs fous rires.

Un autre aspect de sa personnalité qui me fut source de regrets est qu'il avait peu de goût pour la transmission de ses connaissances à ses enfants, préférant déléguer cette tâche aux professeurs ou aux livres. Il faisait souvent les choses de son côté sans demander de l'aide et donc sans nous laisser l'occasion d'apprendre de lui. Avec le temps, il me sembla que c'était probablement du fait qu'il avait souffert de la situation inverse dans sa jeunesse. Mon grand-père l'avait sollicité fréquemment pour l'aider dans son activité pendant les vacances ou après l'école donc mon père voulu nous en préserver. Tout comme l'incitation pour les études ou la musique, mon père nous éduqua à l'inverse de mon grand-père dans l'intention louable de nous éviter les regrets qu'il en avait retirés.

Le revers de la médaille fut de nous priver d'une partie de son savoir concernant son milieu d'origine : l'univers de la boucherie et du monde du travail concret qui, selon moi, aurait pu m'aider à m'intégrer plus facilement dans la société. Mais c'est le dilemme des parents qui essayent de ne pas reproduire les erreurs qu'ils ont eux-mêmes subies, engendrant par-là d'autres carences. Il n'y a sans doute pas de so-

lution miracle, cela fait partie de l'apprentissage de la vie et le plus important est de s'en rendre compte le plus rapidement possible afin de rectifier le tir. Mon père nous inculqua néanmoins (tout comme ma mère) l'importance du travail et de la responsabilité, héritage familial.

Par ailleurs, mes deux parents avaient comme une certaine pudeur à exprimer leurs sentiments, du moins en face de leurs enfants. Probablement du fait de leur éducation et puis sans doute aussi de leurs propres caractères. Ainsi, nous les enfants les imitions et on parlait très peu en famille que ce soit à table ou en dehors de ce que l'on ressentait, nos joies ou nos tristesses, on comblait les silences par des phrases un peu creuses ou en s'envoyant parfois des petites piques, en se disputant sur des broutilles. Tant que nous vivions en vase clos avec ma famille cela ne me surprenait pas, ce n'est que bien plus tard en m'éloignant du cercle familial que j'en pris conscience au contact des autres et en particulier des filles qui attendent des garçons qu'ils expriment clairement leurs émotions.

Il faut ajouter à cela ma propre personnalité qui me fit réagir d'une certaine manière à cette situation et que les effets auraient été différents avec d'autres. J'ai pu le constater en comparant les différences d'interprétations ou de ressentis par rapport à mes frères et ma sœur qui ne suivirent pas la même trajectoire que moi.

## **La fratrie à l'épreuve de l'adolescence**

Ma sœur est probablement celle qui, dans ma famille, pâtit le plus de mon entrée progressive dans l'adolescence. Je devins distant et froid à son égard de manière plus ou moins consciente. Sans doute par gêne vis-à-vis de mon dé-

sir grandissant pour les filles et aussi en quelque sorte par mesure de représailles en tant que représentante arbitrairement désignée de la gent féminine qui devenait petit à petit l'objet de tous mes désirs et la cause principale de mes frustrations.

Il devenait compliqué également de continuer de jouer avec mon petit frère comme avant alors que la pensée amoureuse pour les filles commençait à m'obséder. J'avais besoin de mûrir pour les séduire mais j'étais tiraillé par ma tendresse pour mon frère et j'avais parfois le sentiment douloureux de l'abandonner.

Enfin, avec mon grand-frère, la relation était différente, nous étions relativement proches en âge et donc il y avait moins de décalage mais c'était lui qui avait la tâche parfois ingrate, parfois honorifique, d'être l'éclaireur. Nous ne discussions pas des filles entre nous, il y avait une sorte de pudeur mutuelle, peut-être aussi l'orgueil de ne pas vouloir dévoiler nos questionnements, nos inquiétudes ou nos échecs quitte également à ne pas parler de nos réussites pour s'encourager. Comme je l'ai dit auparavant dans le paragraphe sur mes parents, c'était une habitude familiale.

## **Echecs amoureux en milieu scolaire**

A l'adolescence, les traits de ma personnalité ainsi que mon environnement familial ne me facilitèrent pas la tâche avec les filles. Je n'avais pas de problèmes pour me faire des amis mais ma timidité et ma gentillesse couplées à mon manque de confiance me gênaient énormément quand il s'agissait de faire le premier pas. J'avais aussi tendance à me perdre dans mes rêves, je m'inventais des histoires avec les filles qui me plaisaient, je les vénérais et sortir avec l'une

d'entre elles aurait été pour moi le paradis. Je m'imaginai les protégeant d'un danger dans des situations démontrant une grande maturité comme par exemple combattre courageusement un dragon crachant du feu mais cette témérité disparaissait aussitôt de retour à la réalité. Le peu de fois où je déclarais enfin ma flamme à quelques demoiselles, j'étais gentiment éconduit, ce qui nourrissait mon défaitisme. En voici quelques exemples pour vous faire une idée.

A la fin du collège, je tombais amoureux d'une fille de ma classe nommée Anaïs. On s'entendait bien comme deux vrais amis puis, petit à petit au gré de nos discussions, je succombais à son charme. Désormais, je pensais à elle tout le temps, je faisais défiler son nom en fond d'écran sur mon téléphone pour le regarder d'un air hypnotisé pendant la nuit, j'écrivais son nom sur mes cahiers. Finalement, je me lançai un soir à la sortie d'un cours, dans un couloir du collège. J'étais tétanisé par l'enjeu mais je parvins quand même à lui dire qu'elle me plaisait et à lui demander si elle avait envie de sortir avec moi. Sans doute pour ne pas me blesser brutalement par un refus frontal ou alors prise de cours par ma hardiesse, elle me répondit d'un « je ne sais pas » qui laissait entretenir le doute, si ce n'est l'espoir. Cependant, le lendemain, après m'être confié à mon meilleur ami de l'époque, celui-ci se proposa d'aller aux nouvelles et me reconforta ensuite quand la réponse fut négative.

Quelques mois après m'être fait gentiment éconduit, une amie me proposa de jouer les intermédiaires avec Céline, une autre jolie fille de la classe. Elle lui demanda si je lui plaisais et la réponse fut encore peu nette mais encourageante avec un « pourquoi pas ». Malgré ce signe positif, je ne fis rien. Je ne me souviens plus vraiment la raison, probablement par timidité, peut-être aussi par gêne de ne pas